

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire Véron ou Mémorial de l'Art et des Artistes de mon temps. Le salon de 1878 et l'Exposition universelle. 4^{ms} Annuaire, par Th. Véron.
3 volumes de 2,000 et quelques centaines de pages. — Paris, chez M. Bazin, rue Saint-Jacques, 174. — Poitiers, chez l'auteur, 24, rue de la Chainé.

Le monde artistique, surtout notre chère France, et les représentants de l'Art doivent être pleins de gratitude envers celui qui s'est donné la noble et intelligente mission de faire connaître les œuvres des peintres, des dessinateurs, des sculpteurs, des architectes, qui honorent de leur talent le pays qui les a vus naître, ou qui les a adoptés. C'est assurément une agréable, mais très-laborieuse tâche que celle-là ! C'est une colossale entreprise, menée à bien par un juge compétent, au double point de vue de l'Art et de la Poésie, qui est le souffle et l'essence même du grand art.

Non-seulement, M. Th. Véron rend compte du salon de 1878, comme il l'avait fait pour les années précédentes, mais tous les artistes de l'univers entier dont les toiles, les dessins, les aquarelles, les statues, les émaux, les miniatures, les œuvres gravées, les travaux d'architecture ont paru à l'Exposition universelle, défilent, dans cet important Dictionnaire, avec leurs noms et la description fort intéressante, souvent très-poétique de leurs œuvres. C'est le cortège des muses avec son attrait particulier. Il est si bien

rendu par la plume autorisée d'un excellent peintre d'histoire, élève de Paul Delaroche, d'un bon poète loué par Lamartine et Victor Hugo, et ami des grands artistes, que l'on *croit* voir, absolument comme dans un musée, ces peintures brillantes, ces portraits vivants, ces statues qu'anime l'inspiration des successeurs de Phidias.

Malgré les pessimistes, il y a encore de bien belles choses, d'adorables créations dans le domaine de l'art. Les livres de M. Véron nous les montrent avec impartialité, avec bienveillance, avec toute la hauteur de vues que donne l'éclectisme. Chaque nation, chaque école nous apparaissent avec leur contingent de travaux artistiques, nous révélant le génie et les goûts de chaque peuple. Je ne m'en cacherais pas ; il est certain qu'après la France, dont le nom domine tous les autres pour moi, et qui possède le sceptre de la peinture, les contrées qui nous inspirent le plus de sympathie sont la patrie du Sanzio et celle de Murillo.

Après la douce Italie, sœur de la France, dont la statuaire a primé toutes les autres, car la plupart de ses statues sont de délicieux chefs-d'œuvre, ainsi que cela a toujours été, depuis Michel-Ange jusqu'à Canova ; après l'Espagne, pays de prédilection de Fortuny à l'éblouissante palette, combien nous aimons l'Ecole Belge, héritière de l'Ecole Flamande, avec ses scènes d'intérieur si ravissantes, si naïves ! Et notre voisine l'Angleterre, avec sa sœur l'Irlande, quelles jolies aquarelles elles ont exposées ! Ce sont les reines de ce genre ingrat, mais plein de fraîcheur.

L'Autriche, la Hongrie, la Suisse, l'Allemagne, le grand duché de Luxembourg, la Prusse, la Russie, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Perse, le Mexique, les Etats-Unis, le Japon, le Pérou, la Chine, l'Uruguay, etc., sont à ce tournoi pacifique, et M. Véron les juge d'une manière intègre.

Si l'on me permet de citer ici une note gaie, voici ce dont je n'ai pu m'empêcher de sourire. Après avoir parlé des fils du Ciel et de leurs envois, l'auteur du *Dictionnaire* ajoute :

— « Je fais des vœux pour que M. Wang Kieng-Ding « vienne étudier l'art européen à ce congrès universel, et « je suis sûr qu'à son retour au céleste empire, il le dotera « d'un art nouveau. Qui empêcherait, du reste, le gouver- « nement chinois de prendre des professeurs à Paris ? » —

Revenons donc en France, s'il vous plaît, et tout près de nous. M. Véron parle avec éloge de nos peintres Lyonnais : de Chenavard, Paul Flandrin, Appian, Lays, Castex-Dégrange, Maisiat, Sicard, Compte-Calix, Beauverie, de M^{me} Puyroche-Vagner, M. Arthur de Gravillon, etc., et de nos artistes Dauphinois, d'Hébert, de Layraud, de Fontaine, d'Aprvil, de Max-Monier de la Sizeranne, de Célestin Blanc, de Ding, d'Irvoy, etc., car Lyon et notre province savent si bien sourire aux Beaux-Arts. <

J'ai remarqué avec grand plaisir que beaucoup de dames et de jeunes filles ont exposé de charmantes toiles, des aquarelles, des statues, entre autres, celle de Jeanne d'Arc. Au premier rang il faut citer : M^{me} Henriette Browne, M^{lk} Nelly Jacquemard, M^{me} la baronne Nathaniel de Roschild, M^{me} de Beaumont-Castries, enfin tout un gracieux bataillon féminin, bien digne de comprendre les joies nobles et pures des travaux artistiques.

— « Décidément, dit M. Véron, après avoir fait l'analyse des ravissants tableaux de cette dame, M^{me} H. « Browne est un peintre-poète de la plus haute race, et je ne « comprends pas qu'un talent à la fois aussi fin, aussi gra- « deux et aussi original, n'ait point déjà eu la croix comme « M^{lle} Rosa Bonheur ! car assurément, les talents comme « celui de M^{me} H. Browne méritent depuis longtemps cette « haute distinction accordée à des peintres qui ne sont

« point de sa force. Et je ne vois pas pourquoi ce sexe délicat, appelé faible et souvent plus fort que le masculin, n'aurait point sa part dans ces encouragements mérités. » —

Bravo, M. Véron ! j'applaudis de tout cœur, — et mes lecteurs feront ainsi que moi, — au vœu que vous formulez, en faveur de ces natures exquises qui sont les sœurs des Muses, et trouvent dans la peinture des jouissances d'élite, en augmentant les trésors artistiques de la France.

Maintenant, je résume mes impressions au sujet de ce grand ouvrage, vaste encyclopédie qui renferme les œuvres de onze années : ce monument est beau, large, élevé par un esprit généreux, mais encore une fois impartial. Tous les peintres ou sculpteurs, tous les artistes trouveront, à leurs initiales, par ordre alphabétique, leurs travaux traduits par une intelligence consciencieuse, avec une sûreté d'esthétique remarquable, avec un jugement exercé, sans parti pris, sans mesquine rancune. Il n'y a là aucune distinction de nationalité; devant l'art, il n'y a plus qu'un seul peuple, le grand peuple de Dieu ; il n'y a plus qu'une manifestation, celle de la passion artistique, éclairée du souffle d'en haut, celle de la véritable fraternité qui trouve son lien magique dans cette aspiration vers l'idéal qui ne disparaîtra pas encore, Dieu merci, de la sphère terrestre.

ADÈLE SOUCHIER.

Valence, 25 janvier 1879.